

LATEX

Du même auteur

Naso lituratus

Roman

Actes Sud, 2001

Prions

Roman

Seuil, 2004

Laurent Schweizer

LATEX

roman

Éditions du Seuil

27, rue Jacob, Paris VI^e

ISBN 978-2-02-096795-2

© ÉDITIONS DU SEUIL, MAI 2008

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Extrait de la publication

Le ciel était un diamant au-dessus des jardins de l'Eden Club, éblouissant comme le désir vide de longer le fleuve, de s'égarer dans le labyrinthe de végétation pour s'offrir à l'agressivité des fleurs. Pour fermer les yeux et succomber au goût du poison.

Inauguré au début du printemps, le sanctuaire s'étendait sur une frange de la rive sud de la Tamise, à moins de cinq miles de Heathrow. Les hurlements des jets étaient discontinus, les lignes laissées par les réacteurs, visibles un instant entre les feuilles des palmiers, disparaissaient, absorbées dans l'air stagnant de la plus grande vague de chaleur ayant jamais atteint l'Angleterre.

Partout, en m'avancant sur le gazon, je marchais sur des flaques laiteuses. La matière gluante dont elles étaient faites ne pénétrait pas le sol ; elle ne restait pas attachée aux chaussures, semblait résister aux talons aiguilles et pics métal qui ne parvenaient pas à la déchirer dans leurs piétinements.

Descendant vers la plus grande concentration de marques iridescentes, je me suis mêlé à l'essaim milliaire, hologramme des quelque trois cents personnes dispersées autour du couple de crapauds géants exhibés dans l'une des dépressions du relief.

Cette installation était le cœur de l'événement. Les muscles apparents des batraciens, leur épiderme perlé d'aspérités vermeilles, leurs pupilles induisaient l'appel physique, l'attraction que je ressentais indépendamment du genre d'honneurs qui leur étaient rendus. Se pressant autour des deux corps inertes, la plupart des invités venaient caresser leur chair moite cicatrisée au nitrate d'argent, filaments de peau dilatés entre leurs doigts, pour éprouver, sans doute, une excitation similaire à la mienne, accentuée par l'odeur âcre que laissait ce contact.

L'allure des bêtes excédait l'arrogance de leur statut, celle du prix exigé pour leur acquisition. Dans leurs énormes mâchoires perçaient les aspérités disproportionnées de dents, de silex, ossements, permettant aux deux créatures d'attaquer et d'ingérer, en les mutilant, des proies plus grandes qu'elles. Des serpents. Des singes. Des perroquets, des piranhas, des vampires, la fraction de l'*establishment* venue les voir dans cette effervescence.

Une hôtesse m'avait remis un catalogue dans lequel n'étaient imprimés que d'infimes fragments de texte. Ceux-ci n'indiquaient aucune intention, ne précisaient pas si l'un ou l'autre ou les deux éléments de l'installation s'affaîsseraient, dégonflés, sur le fond du cratère, s'ils exploseraient en libérant des flots de peinture

liquide. Seuls étaient mentionnés, en surimpression dans la partie inférieure d'une large reproduction photographique, le titre, l'année de création, ses composants, ainsi que la mise à prix :

With relief – I did mean you !, 200...

Carbon, silicone, microprocessors

£ 900 000

Il était spécifié que les enchères se feraient par ordres électroniques adressés au standard du commissaire opérant dans un salon, au siège de la maison de ventes.

Sans cesser de prêter attention aux mouvements des invités, je suis remonté sur la pelouse pour atteindre l'un des filets de camouflage sous lesquels le personnel, noir et latino-américain, servait du Pimm's. Selon les consignes de l'artiste, des filles et des garçons en uniforme de l'US Navy offraient le cocktail pétillant dans des verres profonds comme des vases. Flottant sur l'alcool et le ginger ale, parmi les feuilles de menthe fraîche, les morceaux de concombre gardaient toute leur consistance. Mélangé à la chimie que j'avais absorbée plus tôt, le rouge du cocktail produisait de nouveaux effets, contrastant doucement avec ce que je voyais autour de moi. J'hésitais à verser dans mon verre le contenu de l'ampoule que je caressais dans la poche de ma veste. Une nouvelle exploration scintillante se dessinait pour mes sens, sur ma peau. J'ai fermé les yeux pour la laisser me pénétrer. Je préférais attendre dans cette ambiance qui me comblait encore, dans laquelle aucun des détails visibles n'était vain, dans laquelle tous,

à chaque instant, semblaient devenir plus imposants, surpassant les simples fantaisies produites par l'inspiration solennelle de leur concepteur, chaque jour davantage chéri des observateurs, initiés ou non, conscients ou non d'être incorporés et condamnés dans ses œuvres.

Les deux monstres étaient distants d'une trentaine de mètres du point où je me trouvais. Je regardais leurs têtes, leurs torsos se soulever et respirer. J'attendais que l'un des deux mâles ou les deux ensemble s'avancent, qu'ils s'engagent dans la foule pour l'anéantir. Mais les bêtes restaient immobiles.

J'avais vu d'autres créations de l'artiste portoricain, des robots ou des répliques d'organismes cybernétiques de dimensions variables. Équipées de programmes et de circuits sophistiqués, ces machines étaient laissées seules dans des salles de musée, des galeries, qu'elles détruisaient, puis continuaient d'occuper dans la poussière parmi les gravats, les débris de murs, de colonnes, de plafonds. Placés dans ces environnements, les engins pouvaient librement tenter d'y mener leur révolution, leur combat, advenant sans idée et sans amour.

Les crapauds Goliath étaient différents des œuvres auxquelles ils m'avaient fait penser. Leur assaut devait survenir d'une manière plus calculée et moins frontale que dans les scènes de guérilla urbaine. D'une façon plus abstraite, ils donnaient l'impression d'être promis à une abdication, exclusion autodestructrice, spirale de leur jeu, de leurs sentiments. Leur existence allait s'achever au cœur du monde biologiquement corrompu, inactif, qu'ils avaient occupé. Ils brillaient comme l'aluminium,

comme l'intensité du chaos, comme notre confusion et la fascination pour les formes de violence et de mort que nous désirions le plus souvent.

Les médias étaient partout. Des journalistes vedettes, les photographes, les critiques, les caravanes.

Il était un peu plus de onze heures trente.

Quittant la foule, Salomé s'avançait dans ma direction en compagnie de l'un des principaux promoteurs de la City. Elle m'avait vu, elle venait vers moi avec l'homme qui lui parlait. Passant à ma hauteur, gardant ses lunettes de soleil sur les yeux, elle a rapidement relevé la tête pour me laisser entendre qu'elle n'en avait plus pour longtemps.

Ses cheveux presque bleus tombant sur ses épaules, ses hanches moulées, ses lèvres peintes en mauve étaient superbes. Les implants de sa poitrine décollée, ce qu'elle avait choisi de faire sur son visage exprimaient son discernement et son savoir-faire, son attrait illimité pour l'accomplissement.

Très tôt dans la matinée, j'avais reçu un appel de sa part pour me proposer de la rejoindre au show organisé par la grande maison de ventes, concurrente historique de la société dont elle était l'une des consultantes. Salomé Oppenheim venait de fêter son trente-neuvième anniversaire, événement dont j'avais vu des instantanés dans les pages d'un magazine économique. Née dans l'État de Rhode Island, j'avais lu qu'elle avait quitté très jeune le barreau new-yorkais pour devenir, à Beverly Hills, l'assistante d'Elaine Young, reine de l'immobilier.

Introduite par celle-ci dans les meilleurs réseaux de courtage international, Salomé avait été appelée par la célèbre maison de ventes aux fins de représenter ses intérêts en Californie, sur la côte Est, ailleurs, aux Bahamas, sur des îles minuscules qui n'étaient pas encore répertoriées et n'appartenaient au territoire d'aucun État.

Après son divorce et depuis sa récente installation à Londres, Salomé s'occupait, à titre personnel, de clients qui la sollicitaient pour vendre des objets dont ils comp-taient se séparer dans les délais les plus courts et de la manière la plus confidentielle. Dans ces échanges, toujours réalisés loin de la publicité des annonces et des salles de ventes, des contraintes relatives aux échanges et inscriptions d'objets immobiliers, les propriétaires concédaient des prix sans rapport avec les valeurs commerciales des biens désignés.

Pour Salomé, comme je le faisais pour d'autres courtiers dans des situations identiques, je tentais de trouver en quelques heures des acheteurs dans un champ de connections très étroit, opérant dans l'ombre pour la branche anglaise d'un grand cabinet d'avocats international. Tacitement, celui-ci me mandatait pour servir les intérêts de ses clients, susceptibles d'être intéressés par ce type d'investissements. Chaque transaction menée à son terme m'assurait entre 10% et 15% des montants négociés. Les paiements échappant à toute exigibilité légale étaient effectués par des relais anonymes empruntant des circuits complexes que je ne connaissais pas intégralement. J'étais parfois amené à me porter garant des paiements en assumant quelques jours une pro-

messe ou un titre de propriété transitoire. Lorsqu'elle s'appliquait, cette condition était de loin la plus profitable. Multipliant mes gains, elle m'en avait rendu dépendant.

Les objectifs primaires, les risques et la chance inhérents à ce genre d'affaires étaient devenus le cordon gemmé qui me retenait à la vie. Si je réussissais, l'argent gagné en une nuit, en deux jours, tombait en pluie chaude sur mon corps. Pour ressentir physiquement les effets de ces instants d'appropriation, j'étais prêt à casser des banques, à entrer dans des musées, des bijouteries, armé. De la manière la plus intime, j'éprouvais le besoin de m'engager dans la violence représentée par les samouraïs robotisés de l'artiste portoricain, projets infantiles et guerriers détruisant les pans de béton, tirant dans tous les angles qu'il leur était possible d'atteindre. J'étais indifférent au sens de ce désir, au désir des éclats produits par les balles, à la poussière. Je dépensais sur-le-champ et sans investir à terme la part la plus importante des bénéfices retirés, le reste de ceux-ci étant versé sur un compte bancaire dont j'ignorais l'état.

Je recommençais.

Salomé était une partenaire idéale pour ce type d'opérations. Elle assumait les mirages induits par son intelligence astrologique, son attirance naturelle pour les mouvements éclairs. Je savais que son tempérament la poussait à s'avancer le plus loin possible, disciplinée jusqu'à la rupture, l'échec, le paiement. Impatient, moins doué de logique qu'elle, j'aimais savoir que tous les profits que nous tentions de réaliser dans la somptueuse

disharmonie du monde ne resteraient jamais que numériques. J'étais incapable de penser et d'agir différemment. Mon cerveau n'influçait mes actions qu'à la condition qu'elles soient rapides, qu'elles ne fondent aucune reconnaissance, qu'elles restent anonymes. C'était ma seule sensation indestructible.

À trente-six ans, j'étais encore vivant.

Une main s'était posée sur mon avant-bras. Salomé était réapparue près de moi. Le parfum qu'elle portait était agressif, vulgaire. Je l'avais senti sur des femmes qui paraissaient le secréter, Salomé l'avait acheté. Les traits de son visage étaient tendus, comme si elle venait de faire face à une difficulté. Cette nervosité la déstabilisait. Un instant, elle donnait l'impression effrayée de se trouver elle-même dans l'assistance.

– Almond m'a confirmé qu'il était toujours intéressé à la perspective d'investir dans mes tours de verre le long de la rivière. Je les veux ! Je veux les faire construire, les voir, comme ici : acheter, raser et construire.

Salomé a introduit et retenu son index dans sa bouche, en mordant l'une de ses articulations. Elle portait plusieurs bagues à ses doigts. Elle ne s'intéressait pas aux crapauds. Sous son impulsion, nous nous sommes déportés vers la bande végétale qui scindait le domaine de l'hôtel en deux zones distinctes. Celle, très vaste, dans laquelle était présentée l'installation, où nous nous trouvions encore, et la partie destinée à la clientèle du complexe autour des nouvelles infrastructures de soins qui faisaient déjà sa réputation.

À l'écart de la foule, à cent mètres des deux amphibiens, Salomé m'a parlé de l'affaire pour laquelle elle m'avait appelé : une demeure néoclassique sur le versant oriental de Capri. Elle avait dit que je serais impressionné, relevant l'existence de tableaux et de sculptures de maîtres de seconde importance. Elle avait aussi indiqué la disponibilité d'un voilier d'une valeur de douze millions de dollars et d'un hors-bord mouillant dans le golfe de Naples. De manière singulière et certainement peu favorable, le contrat de vente comportait un pavillon de chasse du dix-huitième, perdu dans la jungle de l'État de Goa.

– Vous les avez vus ?

Sans répondre, Salomé a sorti de son sac un support de mémoire protégé par une fine enveloppe de plastique. En me remettant la clé électronique avant de revenir à l'objet de la transaction, elle m'a indiqué que le délai pour une promesse d'achat était usuel, trois jours, jusqu'à cinq, avec, le cas échéant, une réduction de moitié de nos commissions respectives.

– Cent dix-neuf millions de dollars.

Sa voix était belle, rauque, soudain couverte par le bruit d'un hélicoptère de cavalerie, gris argent, qui est passé très bas et descendu pour se poser sur la pelouse à quelque cinquante mètres devant nous. Pendant cette manœuvre, j'ai vu Salomé écarter de l'une de ses mains des branches entremêlées de lianes couvertes de dards velus. Elle continuait de me parler comme si elle cherchait à m'indiquer la présence d'un objet se trouvant parmi ces drains. Par son action, les couleurs fades et délavées de la végétation zen se transformaient peu à

peu en plantes exotiques. Au-delà, à travers les jours de cette forêt, se présentait la partie des jardins que les hélicoptères quittaient déjà, après avoir déposé une jeune femme, deux enfants et leur garde.

Je voyais cette femme. Elle courait derrière les enfants, seulement vêtue d'un pull très court et du slip d'un maillot de bain qui scintillait dans l'intensité lumineuse. Les enfants ont sauté dans une petite piscine en forme de cœur. Criant leurs prénoms, la jeune femme s'est agenouillée pour participer à leurs jeux, les asperger d'eau ; elle paraissait être leur mère, elle pouvait être leur sœur. Tous les trois avaient des cheveux blonds éclaircis par le soleil.

Immobile près de moi, Salomé a décollé ses lèvres du bord de son verre. Elle voyait ce qui retenait mon attention. Elle a bu encore une gorgée de son Pimm's, puis m'a offert de le prendre pour le finir. J'ai refusé. Elle a relevé ses lunettes de soleil sur le haut de son front. Ses yeux sombres étaient injectés de pépites d'or vert. Encore une fois, elle m'a tendu son cocktail ; je l'ai bu, la bouche et la gorge gagnées par la fraîcheur du parfum herbé.

– La villa est fabuleuse. Il faut que vous la visitiez !

Je ne l'écoutais pas. J'apercevais la fille descendue d'hélicoptère, je l'imaginai transportée, à la place de Salomé, dans la féerie et la chaleur des thermes et des discothèques de la côte amalfitaine. L'air sulfuré pénétrait en elle, innervant son système surexposé dans la lumière, son maillot de bain échancré, maculé de glaise, douché dans le champagne. Tout autour de ses pieds, le liquide fissurait la terre fuchsia en gigantesques araignées.

– Vous devez la voir ! Tout le site, au-dessus de la mer, est extraordinaire, a insisté Salomé.

Je sentais, enfermé entre mes doigts, le support de mémoire qu'elle m'avait remis. Elle avait procédé de manière identique pour les deux mandats que nous avions essayé, sans succès, d'honorer ensemble.

Elle s'est détournée pour arracher une grande fleur blanche sur une branche, l'approcher de ses narines.

– Elle est belle, n'est-ce pas ?

Cette diversion n'était pas achevée. Sans que je l'aie vue s'approcher de l'endroit isolé où nous nous trouvions, une femme châtain rouge a fait irruption derrière nous. Sa voix était cassante. Elle avait dû nous suivre. Je l'avais reconnue à l'instant où je m'étais tourné vers elle.

Manifestement peu surprise par l'apparition de Yasmine, Salomé l'a embrassée et m'a présenté comme l'une de ses connaissances. Sans se départir de son masque, Yasmine m'a signifié qu'elle était venue jusqu'à nous pour s'entretenir avec la femme d'affaires, seule.

Il était difficile de savoir si Yasmine m'avait reconnu, mais je le pensais. Évitant mon regard, ses yeux restaient fixés sur le visage et le buste de Salomé. Se dégageant une seconde de l'emprise de la femme française, alors qu'elles s'en allaient en direction de la foule d'invités, Salomé s'est retournée pour me faire signe que nous restions en contact.

Yasmine avait posé nue sur un iceberg à la fin des années quatre-vingt-dix. Au cours du même été, elle avait fait la connaissance de Philip Kidman, millionnaire monégasque, devenu à trente ans le premier administrateur de casinos européens. À l'apogée de l'empire dont il avait hérité et qu'il avait développé pendant deux décennies, Kidman avait revendu en quelques mois la plupart de ses établissements pour investir dans des secteurs risqués, finançant, entre autres, les rachats d'importants groupes de radio et de télédiffusion. Sa relation avec Yasmine s'était étendue au cours des années pendant lesquelles le contrôle de ses avoirs lui avait progressivement échappé ; sans exclusivité, la liaison entre le mannequin et l'homme d'affaires avait duré quatre ans. Plusieurs fois, et fréquemment peu de temps avant leur séparation, Kidman avait demandé Yasmine en mariage. Elle avait toujours refusé, avant de s'éloigner définitivement de lui.

Philip Kidman avait été assassiné le 26 août 200... dans l'une des chambres à coucher de son domicile zurichois.

Deux jours seulement avant le meurtre de son ex-amant, Yasmine avait été contactée par Eva Blake, une call-girl anglaise de trente-quatre ans, devenue la principale maîtresse de Kidman dans les semaines précédant sa mort. Jalouse, Eva avait réussi, en sollicitant une interview pour *Vanity Fair*, à rencontrer la femme qu'elle considérait comme une rivale. Yasmine venait d'épouser un grand banquier privé. Leur déjeuner, dans un restaurant de la Principauté, avait été agité. Portant d'identiques denims cloutés de pierres, un eyeliner bleuté, profond, jouant sur leur table avec les échantillons des crèmes vendues chez Kisses, la boutique de cosmétiques que l'ex-mannequin gérait dans un palace monégasque, les deux femmes s'étaient opposées au cours d'une violente altercation. Eva avait menacé d'atteindre les entrailles de celle qu'elle considérait comme sa seule concurrente. Reconnue par deux de ses clientes, aidée par un voiturier, Yasmine avait pu se soustraire à la femme qui avait si aisément profité de sa confiance pour l'approcher et s'en prendre à elle.

Moins de quarante-huit heures après cette entrevue, selon ses propres aveux et retenue dans le faisceau de preuves qui la confondait, Eva Blake avait exécuté Philip Kidman. Celui-ci avait été retrouvé, tué de trois balles tirées à bout portant dans l'appartement de la Goldküste où les amants avaient passé leur dernière nuit.

Tous les agrégats biographiques publiés après le meurtre avaient présenté Yasmine comme une femme très forte psychiquement. Au lendemain de la mort de son ancien amant, elle avait elle-même contacté des magazines à

très grand tirage, auxquels elle avait proposé, au plus offrant, des photographies de leur intimité perdue. La plupart des instantanés publiés dans cette série montraient des parties de chasse en Afrique, dans lesquelles, surarmé, libre de tuer tous les animaux vivant sur les étendues qu'il louait, Philip devenait roi.

Avant de la revoir quelques secondes plus tôt, près de Salomé, je m'étais demandé comment Yasmine avait réagi aux circonstances du décès de l'homme pour lequel elle s'était laissé initier au maniement des armes à feu.

J'avais vu Yasmine pour la première fois, l'arme au poing, avant de la croiser régulièrement aux côtés de Kidman dans le club de tir qu'ils fréquentaient, dans un sous-sol situé entre la Paradeplatz et le Baur au Lac, à Zurich. Leur présence, l'écho de leurs voix n'appartenaient pas naturellement à l'atmosphère des nuits passées dans le décor de béton et d'améthyste, éclairci par les lumières du bar et celles des moniteurs de contrôle montrant l'ensemble des tireurs engagés et leurs cibles. Lorsque sa maîtresse était en position de tir, Kidman se tenait constamment près d'elle pour lui parler, l'embrasser ou la guider ; je me rappelais les bras tendus de cette fille, sa queue-de-cheval auburn tombant entre sa nuque et le col relevé de son bomber, de larges lunettes de tir jaunes convenant si bien à la monotone perfection de son visage. Lorsqu'elle parlait pour demander une serviette-éponge ou de l'eau, sa voix était toujours posée, régulière. Ses lèvres entrouvertes ne bougeaient pas, sa respiration et son aplomb étaient excellents. Elle donnait l'impression de s'adonner au tir pour son amant,

sans comprendre pourquoi il tirait, pourquoi il voulait qu'elle se soumette à cette discipline.

Kidman portait un aigle doré sur sa casquette d'officier.

Yasmine détestait souffrir. Elle n'aimait pas faire souffrir. Elle regardait, silencieuse, Philip s'emporter sur le stand, humilier les membres du personnel en s'acharnant, en allemand, contre leur pauvreté mentale et l'indigence des lieux. Ses yeux, tout son visage restaient inexpressifs. Elle caressait son col de zibeline, elle avait froid, elle désirait qu'ils partent et renoncent à s'entraîner au tir.

Une nuit, j'avais vu Philip présenter à Yasmine une évolution du plus sophistiqué des fusils-mitrailleurs de l'armée israélienne, une version polyvalente équipée d'un viseur encore indisponible sur le marché. Nerveusement, faisant des gestes qui paraissaient lui échapper, son amant lui parlait d'actions dans l'espace, de ce qu'il voulait réaliser dans l'arborescence de ses intérêts en éliminant tel ou tel ennemi. En tirant sur les cibles, les cercles rouges bougeant devant eux, il criait que l'ennemi était un luxe, il parlait de vascularisation de la tristesse dans le cœur de ses ennemis. Il voulait les pulvériser.

Ainsi qu'elle nous était apparue quelques instants plus tôt, Yasmine ne souriait jamais. Même lorsque Philip lui parlait avec effusion, elle éprouvait de l'aversion. Elle l'avait quitté.

Pendant cette période, j'avais vu pour la première fois Kidman accompagné d'Eva sur le même stand de tir. Par contraste avec la femme qu'elle avait remplacée, la call-girl anglaise dégageait une forme d'érotisme exalté. Dans ses manières de séduction suicidaire, se concentrer pour tirer sur les cibles semblait lui être le plus souvent trop difficile. Je l'avais imaginée, excédée par ces exercices auxquels elle préférait l'amour, visant son protecteur. Elle l'humiliait, il l'emmenait chasser le plus loin possible pour la séduire ou la reconquérir, la contraindre à lui témoigner le respect qu'il exigeait d'elle et qu'il avait perdu.

Lorsqu'il n'était pas un devoir, un acte d'amour ou de désespoir, le tir était simplement un réflexe. Il était une réponse au besoin de se sentir vivre dans une réalité qui s'imposait plastiquement, de manière plus ou moins fragmentée.

Pendant la période au cours de laquelle je m'étais entraîné avec constance, je m'étais souvent laissé griser par les rythmes du tir automatique, les rafales vaporisées dans l'air, sur des cibles minuscules et mouvantes. Cette phase correspondait aux dernières années de mon inscription au barreau zurichois. À l'initiative de clients, j'avais essayé des armes de guerre en bordure de forêt ou sur des parkings presque déserts. La nuit, sur le lac, nous visions des bateaux avec des balles traçantes. J'avais participé à des soirées organisées dans les abris atomiques de maisons dans lesquels nous tirions au M16 et avec d'autres armes de guerre sur des chauves-souris de Santo relâchées dans la lumière de projecteurs

Dans la lueur blanche baignant toute la vallée, avant que nous ne parvenions sur le champ d'aviation, Seymour s'est avancée d'un mouvement rapide qui semblait à la limite de ses forces. Elle a saisi la crosse de l'arme que j'avais jetée près d'elle ; en deux temps, mais sans difficulté apparente, elle l'a ramenée devant sa poitrine. Inversant sa prise en main, elle a aussitôt avancé le canon brûlant pour le presser sur le bord de ma nuque. Malgré la douleur, je n'ai pas ralenti. J'ai essayé de tourner brièvement la tête vers elle. À travers les longues mèches de ses cheveux défaits, ses yeux n'exprimaient aucune émotion. Sur un ton rauque, laissant glisser de quelques centimètres le canon sur mon épaule, elle a dit que nous faisons demi-tour en direction du chalet pour tuer les enfants de Lev parce qu'elle désirait leurs deux petites peaux.

J'ai gardé la même vitesse. Je n'ai pas obéi immédiatement.

